

Revue des Études Tardo-antiques

Collection Pierre-Louis Malosse

III

Ce volume est tiré d'un mémoire de Master II (mention Littérature, Philologie et Linguistique, spécialité Lettres classiques – Grec) soutenu en juillet 2019 sous la direction de M. Vincent Déroche à Sorbonne Université, Paris.

Un poème de circonstance
entre épopée et panégyrique

Traduction et commentaire
du *Bellum Avaricum* de Georges de Pisidie

Alice COSME-THOMAS

Sous la direction de M. Vincent Déroche

Le Prix Pierre-Louis Malosse 2021 de l'Association « Textes pour l'Histoire de l'Antiquité Tardive » (THAT) a été décerné à ce mémoire, le jury étant composé de Mme la présidente Mme Françoise Thelamon (Université de Rouen, émérite), de Mmes Sylvie Crogiez-Pétrequin (Université de Tours), Hélène Grelier-Deneux (Université de Paris-Ouest Nanterre), Delphine Lauritzen (UMR 8167 Orient et Méditerranée, équipe Monde byzantin) et Céline Urlacher-Becht (Université de Haute-Alsace) et de MM. Gianluca Piscini (professeur de Lettres classiques), François Ploton-Nicollet (École nationale des chartes) et Bernard Pouderon (Université de Tours, émérite).

Le texte a été soumis à l'approbation du comité directeur de la *RET* qui a chargé Mme Delphine Lauritzen d'en suivre les différentes étapes de la publication en collaboration avec l'autrice, avec l'assistance de Mme Halima Benchikh-Lehocine.

La préparation ainsi que la mise en page du manuscrit pour sa publication en ligne ont été réalisées par M. Arun Maltese (biblioteca.bear@gmail.com).

REMERCIEMENTS

Au seuil de ce mémoire, ma gratitude s'adresse tout d'abord à M. le Professeur Vincent Déroche, qui a accepté de me diriger sur un auteur que j'avais déjà abordé en première année de master et qui m'a aidée à approfondir ma réflexion dans les domaines philologique et théologico-historique. Qu'il sache que son implication bienveillante dans mon travail et son suivi attentif m'ont été et me sont toujours extrêmement précieux.

Je me garderai bien, par ailleurs, d'oublier ici de remercier M. le Professeur Gianfranco Agosti, qui a bien voulu se pencher sur mes « humbles vers », comme dirait Pisédes, et dont les cours à l'Université de la Sapienza, à Rome, ont été source d'enrichissement pour le présent mémoire. C'est en outre grâce à ce mémoire que ma thèse se trouve actuellement sous sa direction fructueuse et stimulante, pour laquelle je ne saurai lui exprimer suffisamment ma reconnaissance.

Je remercie également vivement M. le Professeur Luigi Tartaglia, qui a accepté de me recevoir, en 2019, à l'époque de la rédaction de ce mémoire, à l'Università di Napoli L'Orientale, pour répondre à quelques unes de mes interrogations sur l'œuvre de Pisédes et qui m'a prodigué des conseils qui me sont encore utiles aujourd'hui, dans mon travail de thèse.

Je remercie en outre M. le Professeur Vincent Zarini de l'intérêt renouvelé qu'il a bien voulu porter à cette étude.

Ma gratitude va enfin à l'Association THAT (Textes pour l'Histoire de l'Antiquité Tardive), qui me permet aujourd'hui de publier dans la *RET* (*Revue des Études Tardo-antiques*) ce travail, déclencheur de ma passion pisidienne et prémices de ma recherche doctorale actuelle. Je remercie plus particulièrement Delphine Lauritzen pour le suivi du processus éditorial concernant le présent ouvrage et Halima Benchikh-Lehocine, pour son aide dans la mise en forme du manuscrit final.

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage correspond au mémoire de deuxième année de Master que j'ai soutenu en juillet 2019 dans le cadre du Master de Lettres classiques que je poursuivais à Sorbonne Université et qui fut récompensé, en mars 2021, par le Prix Pierre-Louis Malosse, décerné par l'Association THAT (Textes pour l'Histoire de l'Antiquité Tardive). Ce prix prévoyait, entre autres, la publication du mémoire en question ; le voici, presque fidèle à son état d'origine, mis à jour uniquement d'un point de vue bibliographique, pour s'adapter au temps qui passe et que l'on ne rattrape qu'avec peine, comme dirait Georges de Pisidie. Seules les publications les plus récentes, en rapport direct avec le sujet de ce mémoire, ont été ajoutées. Je prie donc mon lecteur de garder à l'esprit que quelques années se sont écoulées depuis 2019, et d'excuser par endroits d'éventuelles lacunes bibliographiques.

Ce mémoire constitue également les prémices de la thèse de doctorat que je prépare depuis septembre 2021 et dont la soutenance est prévue en juin 2025. Cette recherche doctorale a pour sujet « Au miroir du Verbe. Poétique et rhétorique de l'œuvre de Georges de Pisidie » et développe, par endroits, des considérations dont j'ai pu avoir l'intuition en rédigeant ce mémoire, en les étendant toutefois à l'ensemble de l'œuvre de Georges de Pisidie et en les approfondissant de manière considérable. Il ne faut pas voir dans ce mémoire autre chose que les tâtonnements d'une chercheuse débutante, qui espère surtout faciliter le travail d'autres chercheurs, en proposant ici une traduction *princeps* en français de cette œuvre de Georges de Pisidie, source majeure sur le siège de Constantinople de 626. Cette traduction française s'accompagne d'une annotation, mêlant explications historiques et références intertextuelles, ainsi que d'un commentaire littéraire, qui a vocation à replacer Georges de Pisidie dans son statut de poète et à rendre à cette œuvre le crédit qu'elle mérite au sein de la poésie grecque.

Depuis la soutenance de ce travail, une traduction anglaise, réalisée par Mary Whitby, a vu le jour, en 2022, publiée sous la forme d'une contribution au sein des *Mélanges offerts à James Howard-Johnston**. J'ai bien sûr tenu compte de cette nouvelle traduction, elle aussi *princeps* en langue anglaise, dans la reprise de ce mémoire ;

* M. WHITBY, « George of Pisidia's poem *On the Avar War (Bellum Avaricum)*. Introduction and translation », dans Ph. BOOTH – M. WHITBY (éds.), *Mélanges James Howard-Johnston*, Paris 2022, pp. 517-544.

mais ma démarche diffère de celle de Mary Whitby, dans la mesure où sa traduction comporte une copieuse annotation qui se veut surtout historique, mais dans laquelle elle ne livre pas, de son propre aveu, de véritable commentaire du poème. J'espère donc pouvoir compléter cette contribution par le présent travail et remercie Mary Whitby pour l'attention qu'elle a toujours portée à l'avancée de mes recherches et pour les échanges intéressants que nous avons pu avoir au sujet de Georges, au cours de ces dernières années.

RÉSUMÉ

Composé probablement dans l'année suivant le siège de Constantinople de l'été 626 afin de célébrer la victoire des Byzantins sur les Avars, le *Bellum Avaricum* est une source historique majeure pour l'étude de cette période troublée du règne d'Héraclius. Longtemps considéré d'un point de vue exclusivement historique, ce texte n'avait cependant jamais fait l'objet d'une véritable analyse littéraire. Il relève pourtant d'un genre dominant dans l'Antiquité tardive, celui du panégyrique, et constitue une poésie de circonstance révélatrice du devenir de la poésie grecque au VII^e siècle. Le présent mémoire propose donc le commentaire littéraire de cette œuvre, afin d'en analyser les enjeux poétiques et de la replacer dans la tradition littéraire. Ce commentaire a également vocation à redonner à l'auteur du poème, Georges de Pisidie, toute son importance au sein de la poésie grecque tardive. Il est enfin suivi de la toute première traduction française de cette œuvre.

Mots-clés : Héraclius ; patriarche ; poésie byzantine ; poésie de cour ; Georges de Pisidie ; Theotokos ; panégyrique chrétien ; épideictique ; VII^e siècle.

SUMMARY

Probably composed in the year following the siege of Constantinople in the summer of 626 to celebrate the victory of the Byzantines over the Avars, the Bellum Avaricum is a major historical source for the study of this troubled period of the reign of Heraclius. However, long considered from an exclusively historical point of view, this text had never been the subject of a real literary analysis. It nevertheless belongs to a dominant genre in late Antiquity, that of the panegyric, and constitutes a poetry of circumstance revealing the evolution of Greek poetry in the 7th century. Therefore, this book offers a literary commentary on this work, in order to analyze its poetic issues and to replace it in its literary tradition. This commentary also aims to restore to the author of the poem, George of Pisidia, his full importance within late antique Greek poetry. Furthermore, it is followed by the very first French translation of this work.

Keywords: Heraclius; Patriarch; Byzantine poetry; court poetry; George of Pisidia; Theotokos; Christian panegyric; epideictic; seventh-century

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	5
Avant-propos	7
Table des matières	11

Introduction	15
--------------	----

1. Georges de Pisidie, « premier poète de cour byzantin »	15
1.1. Sa vie	16
1.2. Son œuvre	18
1.3. Sa postérité	20
2. Un contexte : le siège de Constantinople en 626	21
2.1. Un aperçu des faits historiques	23
2.2. Les conséquences d'un tel traumatisme et son importance dans l'histoire byzantine	26
3. Un poème de circonstance : le <i>Bellum Avaricum</i>	27
3.1. Présentation de l'œuvre	28
3.2. Une datation problématique	30
3.3. Un poème aux multiples enjeux	36

COMMENTAIRE

I/ Le <i>Bellum Avaricum</i> : épopée chrétienne d'un siège	41
1. Les Avars, nouvelle incarnation de la figure du barbare	43
1.1. « Ἡ πρώτη βλάβη », « le premier des êtres malfaisants »	44
1.2. Un poème aux allures de guerre sainte : le khagan sur le banc des accusés	49
1.3. Une présentation originale : les Avars comme punition divine ?	56
2. Un poème dédié à la Théotokos, protectrice de la Ville	59

2.1. Une présentation traditionnelle de la Théotokos : le culte marial à Byzance au VII ^e siècle	61
2.2. Une intervention divine digne des épopées homériques : la Vierge sous les traits d'Athéna Promachos	64
2.3. Un intermédiaire nécessaire entre Dieu et les hommes	68
3. Le patriarche, héros épique	71
3.1. Le <i>miles Virginis</i> dans la tempête	72
3.2. La cohésion de la Ville derrière son guide	76
3.3. Un héros épique chrétien au caractère épique relatif ?	81
II/ Une épopée panégyrique problématique	87
1. Un panégyrique aux accents traditionnels	87
1.1. Les topiques dans les interventions de l'auteur	88
1.2. Entre intertextes mythologique et biblique : Moïse et Héraclès, quelle symbolique ?	91
1.3. Un poème résolument chrétien, mais régi par une double triangulation problématique	94
2. Discours adressé : des destinataires multiples ?	96
2.1. Un panégyrique flou	96
2.2. Un « tu » et un « il » : Sergius, destinataire principal ?	98
2.3. La fin du poème, révélatrice de la présence indéniable de deux destinataires	102
3. Le statut de l'auteur : un auteur dans l'embarras ?	108
3.1. Un empereur absent	108
3.2. Une œuvre-témoignage : rhétorique et véracité	112
3.3. La solution de l'oralité	115
III/ La création littéraire pisidienne, une création au miroir de la tradition ?	119
1. Écriture poétique et réflexion sur la parole	120
1.1. Naviguer ou peindre ? Deux topiques de la création littéraire à l'œuvre	121
1.2. La métaphore filée de <i>ἔμμετρία</i> , à la fois souci poétique et idéologie politique	125
2. Le renouvellement des Anciens	128
2.1. Le poème patchwork, structure propre à la littérature tardo-antique	129
2.2. Georges de Pisidie, un poète de « l'école de Nonnos » ?	131
2.3. Faire du neuf avec de l'ancien : l'emploi du trimètre iambique et des atticismes	134

3. Une poésie éminemment visuelle	138
3.1. La poésie, espace ludique	138
3.2. Charmer les yeux, mais aussi les oreilles : la prosodie pisidienne, ou l'audible originalité	141
3.3. Musique et poésie : une fin aux allures mystiques	143
Conclusion	147
Texte et traduction	151
Bibliographie	193

INTRODUCTION

1. Georges de Pisidie, « premier poète de cour byzantin »

C'est dans la Constantinople du début du VII^e siècle que Georges de Pisidie, diacre de Sainte-Sophie et poète de cour, rédige l'intégralité de son œuvre, donnée indispensable pour la compréhension de cet auteur, car rares sont les œuvres poétiques qui sont aussi étroitement liées à leurs contextes historique, culturel et social.

La première moitié du VII^e siècle correspond au règne de l'empereur Héraclius ; ce dernier prend le pouvoir en octobre 610, après la rébellion qu'il mène à partir de l'exarchat de Carthage et le renversement, puis l'assassinat, de l'usurpateur Phocas, et meurt en 641. Son règne a la particularité d'être exactement contemporain du patriarcat, à Constantinople, de Sergius, devenu patriarche le 18 avril 610 et mort le 9 décembre 638. Cette donnée constitue un point d'intérêt, au vu de l'importance des relations entre l'empereur et le patriarche de Constantinople dans la conception byzantine du pouvoir impérial, tous deux représentants de Dieu sur terre – même si l'empereur est le véritable monarque terrestre qui incarne la monarchie céleste. Composée sur une dizaine d'années, entre le début des années 620 et le début des années 630, l'œuvre de Georges de Pisidie est elle-même parfaitement ancrée dans cette période, et l'on constate, à travers les dédicaces de ses poèmes, majoritairement adressés à l'empereur et au patriarche, comme à travers les postes qu'il occupa dans l'administration patriarcale, qu'il devait jouer un rôle important et entretenir des relations au moins personnelles avec ces protagonistes majeurs de l'État byzantin.

Ainsi, Georges de Pisidie devient, dès le début du règne d'Héraclius, son poète attitré¹. Son œuvre s'en trouve profondément marquée, puisqu'une grande partie des poèmes qui la compose consiste en des panégyriques à la gloire de l'empereur. La vie de Georges de Pisidie, ainsi que sa carrière littéraire, semblent donc d'emblée inextricablement liées à ce règne, et il incarne alors ce que W. Hörandner appelle le

¹ Certains experts voient dans certaines mentions que fait Georges de Pisidie au sein de ses poèmes des allusions à d'autres poètes qui composeraient des éloges à la gloire d'Héraclius ; il n'en demeure cependant pas moins qu'il est le seul poète de cette période dont nous ayons conservé non seulement l'œuvre, mais encore la *fama*.

« premier poète de cour byzantin au sens étroit »², marquant la poésie aulique dans son ensemble par l'étroit rapport qu'il entretient avec le pouvoir.

S'il nous a semblé important de faire précéder le commentaire du *Bellum Avaricum* de la présentation de son auteur, c'est parce que la personnalité de ce dernier n'est pas sans fournir un aspect intéressant ni porter une profonde ambiguïté : homme d'Église, en sa qualité de diacre de Sainte-Sophie, il est aussi poète de cour ; conciliant sa *paideia* classique et sa culture chrétienne, il illustre à merveille ce qu'on a pu appeler l'*homo byzantinus*³.

I.1. Sa vie

Il règne autour de notre auteur un certain silence biographique : les informations que nous possédons sont infimes et nous sont données par des sources bien postérieures. La *Souda*, tout d'abord, mentionne son nom à l'article « Γεώργιος », mais cet article consiste surtout en une liste de ses œuvres, comme le montre la notice que nous reproduisons ci-après dans son intégralité :

Γεώργιος διάκονος τῆς μεγάλης ἐκκλησίας καὶ χαρτοφύλαξ, τὸ ἐπικλῆν Πισίδης, ἑξαήμερον δι'ἰάμβων εἰς ἔπη τρισχίλια, εἰς Ἡράκλειον τὸν βασιλέα καὶ εἰς τὸν κατὰ Περσῶν πόλεμον, ἔτι τε Ἀβαρικά, καὶ καταλογάδην ἐγκώμιον εἰς τὸν μάρτυρα Ἀναστάσιον⁴.

La notice mentionne une fonction qu'il aurait occupée au cours de sa carrière, celle de *chartophylax* – ce qui correspondait à peu près à un poste de chargé de la chancellerie dans l'Église byzantine –, mais le reste de sa biographie reste inconnue. Michel Psellos, dans l'essai par lequel il opère une comparaison entre Euripide et Georges de Pisidie⁵, nous donne quant à lui son lieu d'origine, affichant cependant une certaine réserve sur l'authenticité de son information : ὁ δ'ἔκ Πισιδίας σοφός, οἶμαι τῆς ἐλάττονος Ἀντιοχείας⁶. La vie de Georges de Pisidie demeure donc inconnue, même pour un auteur du XI^e siècle comme Psellos.

² W. HÖRANDNER, *Forme et fonction : remarques sur la poésie dans la société byzantine*, Paris 2017, p. 93.

³ Ce terme a été employé en premier lieu par A. Kazhdan, notamment dans A. KAZHDAN – G. CONSTABLE, *People and power in Byzantium. An Introduction to Modern Byzantine Studies*, Washington (D. C.) 1982.

⁴ « Georges diacre et *chartophylax* de la Grande Église, du surnom de Pisidès, un hexaemeron en iambes, de trois mille vers, une œuvre sur l'empereur Héraclius et sur la guerre contre les Perses, et encore une sur les Avars, et un éloge en prose sur le martyr Anastase » (traduction personnelle).

⁵ MICHEL PSELLOS, *The Essays on Euripides and George of Pisidia and on Heliodorus and Achilles Tatius*, DYCK A. (éd.), Vienne 1986.

⁶ MICHEL PSELLOS, *The Essays on Euripides...* [n. 5], p. 48, r. 100 : « le savant venant de Pisidie, je crois bien, de la petite Antioche » (texte grec donné par l'édition citée, mais traduction personnelle).

Nous aurions pourtant pu penser, au vu de l'ancrage profond de son œuvre dans son contexte de production, que cette dernière serait à même de constituer une source d'informations à elle seule ; or, Georges de Pisidie ne livre guère plus d'informations au sein de ses œuvres ; tout au plus pouvons-nous deviner quelques éléments de sa personnalité ou, plutôt, de l'*ethos* qu'il entend se donner à travers les interventions qu'il fait dans ses vers. Car, s'il ne sème pas d'indices sur sa vie, il reste un auteur dont la présence est éminemment perceptible derrière telle ou telle formule, et une étude attentive peut nous aider à lever le voile sur ce poète si fameux et méconnu à la fois.

Les quelques éléments biographiques que nous possédons nous invitent tout de même à poser quelques jalons de son parcours ; c'est la tentative menée par J. Howard-Johnston dans un ouvrage⁷ où, cependant, la démarche de reconstruction se heurte à l'obstacle de l'hypothèse et de la conjecture : ainsi, notre poète vient de Pisidie, d'où le surnom qu'on lui a donné de « Pisidès » et, vraisemblablement, d'Antioche. Ses dates de vie et de mort restent inconnues, mais l'on a pu conjecturer, en présupposant qu'il était mort après l'année 632⁸, qu'il avait dû naître dans les années 580. Pour ce qui est de sa carrière, on peut la retracer à l'aide de la *Souda* et de la tradition manuscrite : en tête de ses œuvres dans de nombreux manuscrits sont ainsi cités les postes de *σκευοφύλαξ* (chargé de la garde des vases sacrés et du trésor) et de *χαρτοφύλαξ* (chargé de la chancellerie) de la Grande Église, rang de haut dignitaire qu'il occupe la plus grande partie de sa vie⁹. Il occupa surtout le poste très important

⁷ Voir J. HOWARD-JOHNSTON, *Witnesses to a World Crisis: Historians and Histories of the Middle East in the Seventh Century*, New York 2010 : le chapitre 1 est consacré à Georges de Pisidie.

⁸ Sur la discussion autour de la mort de Georges de Pisidie, voir HOWARD-JOHNSTON, *Witnesses to a World Crisis...* [n. 7], p. 26 : selon lui, l'année 632 correspondrait à la date de rédaction de sa dernière œuvre, l'*Éloge de Saint Anastase le Perse*, et l'on peut penser que, pour un auteur aussi prolifique que lui, seule la mort aurait pu l'empêcher d'écrire après cette date, alors même qu'en 635, les Byzantins subissent de graves défaites face aux Arabes, et qu'en 638, paraît l'*Ecthesis*, c'est-à-dire l'aboutissement de la politique religieuse de conciliation entre églises orthodoxe et miaphysite, menée par Héraclius et Sergius et déjà défendue par Georges dans son *Contra Severum*. Cependant, cette hypothèse repose sur un argument *ab silentio*, et il n'est pas à exclure qu'après avoir achevé sa mission, à savoir consolider, par le déploiement d'une véritable propagande d'un nouveau genre, le nouveau pouvoir d'Héraclius, Georges de Pisidie n'ait plus été sollicité. Rappelons également que la seconde moitié du règne d'Héraclius fut moins grandiose que la première, et qu'il n'y avait plus grand-chose à exalter ou à justifier.

⁹ Plus précisément, à part la *Souda*, beaucoup de manuscrits attestent les titres de *σκευοφύλαξ* et de *referendarius*, mais peu celui de *χαρτοφύλαξ*. Il se peut qu'ils aient été sélectionnés au XIII^e ou au XIV^e siècle par les copistes. J. Darrouzès, quant à lui, émet des doutes sur l'occupation de ce dernier poste par Pisidès, qui a pu être confondu plutôt avec celui de *χαρτουλάριος*. Cf.

de *referendarius*, c'est-à-dire de responsable officiel des communications entre le patriarche et l'empereur, point qui renforce, à nos yeux, l'impression d'un auteur profondément engagé dans le contexte politique dans lequel il écrit et, par conséquent, bien informé de ce qui se passait au plus haut niveau de l'État ; et ce d'autant plus qu'il convient de rappeler que, s'il y a douze diacres de Sainte-Sophie sous le règne d'Héraclius, il n'y a qu'un seul *referendarius*, poste de premier plan dans l'administration patriarcale.

La personnalité de notre auteur se dessine donc déjà, à la croisée de deux mondes et représentative de l'alliance byzantine par excellence du pouvoir et de la religion, et elle semble bien influencer considérablement le but premier de son œuvre. Dans le même ouvrage, J. Howard-Johnston le définit d'ailleurs comme « un pieux chrétien qui est resté conscient de l'éternité et de l'implication incessante de Dieu dans les affaires de ses créatures »¹⁰, et son œuvre, comme nous allons le voir maintenant, ne peut manquer de s'en ressentir.

1.2. Son œuvre

Il convient tout d'abord de préciser que l'œuvre de Georges de Pisidie est très abondante et essentiellement poétique – seul l'*Éloge de saint Anastase le Perse* est en prose – et que ce dernier écrit exclusivement à la demande d'Héraclius et du patriarche Sergius – à l'exception de l'*In Bonum*, sans doute commandé par le *magister militum* Bonus –, et cela, même dans la seconde partie de son œuvre qui se fait davantage théologique. Il est ainsi l'auteur de quatorze œuvres répertoriées, signalées dans la Souda et dans la *Chronographie* de Théophane, dont la plupart sont, comme nous l'évoquions *supra*, à la gloire d'Héraclius et datables. Son œuvre a été divisée, en premier lieu, par A. Pertusi en deux périodes distinctes : l'une, très longue et consacrée au pan profane, de 610 à 628 et l'autre consacrée au pan religieux, de 628 à 632 ; cette classification est toutefois hautement contestable pour peu que l'on prenne la peine d'étudier en détail les poèmes d'un point de vue littéraire : s'il est vrai que, dans la première période, nous retrouvons par exemple tous les poèmes qu'A. Pertusi a nommés les « panégyriques épiques », c'est-à-dire l'*In Heraclium ex Africa redeuntem*, l'*Expeditio Persica*, l'*In Bonum patricium*, le *Bellum Avaricum*,

J. DARROUZÈS, *Recherches sur les ΟΦΘΙΚΙΑ de l'Église byzantine*, Paris 1970, p. 23, où il s'appuie précisément sur la tradition manuscrite pour démontrer que ce titre doit plutôt être considéré comme une addition.

¹⁰ HOWARD-JOHNSTON, *Witnesses to a World Crisis...* [n. 7], p. 28 : « a poet whose principal purpose was to move and elevate his listeners and readers rather than to convey information » et « a devout Christian who remained conscious of eternity and of God's unceasing involvement in the affairs of his creatures ». Toutes les traductions des textes critiques en langues étrangères dans ce mémoire sont les nôtres.

l'*Héracliade* et l'*In Restitutionem Crucis*, qui suivent la chronologie des guerres qu'Héraclius a menées contre les Perses dans les années 620, et que, dans la seconde période, son œuvre se fait en apparence plus religieuse, avec des poèmes comme l'*Hexaemeron*, le *De Vanitate vitae*, le *De Vita humana*, le *Contra Severum* et l'*Éloge de saint Anastase*, cela ne doit pas éclipser le fait que tout, chez Pisidès, est en réalité empreint de théologie. Certes, cette classification de Pertusi témoigne d'une diversification des genres poétiques opérée par Georges de Pisidie après la victoire d'Héraclius en 628 ; mais tous ces genres, selon l'approche proprement tardive des genres littéraires¹¹, se trouvaient déjà en germe dans les premiers poèmes. À titre d'exemple, l'*In Christi Resurrectionem* se distingue bien de cette classification binaire, car il porte un titre et un thème religieux, mais est en fait un panégyrique d'abord de la Résurrection du Christ, puis adressé au fils aîné d'Héraclius, Héraclius Constantin, et fut sans doute rédigé à l'occasion des fêtes pascales.

Nous nous trouvons donc en face d'une œuvre abondante et d'une grande richesse, qui reste aujourd'hui encore méconnue, voire totalement inconnue. Elle est pourtant d'un très grand intérêt pour la compréhension du contexte historique et littéraire du début du VII^e siècle, période charnière marquée par la fin de la pure tradition antique de la littérature grecque et par l'avènement d'une nouvelle littérature plus proprement byzantine, notamment du point de vue de la poésie. En cela, l'œuvre de Pisidès, en se situant dans cet entre-deux, reflète d'ailleurs les caractéristiques de la poésie tardo-antique, et il est l'un des derniers poètes, comme nous allons le voir, à pouvoir prétendre s'inscrire dans une continuité littéraire héritée d'Homère et poursuivie par les auteurs de l'Antiquité tardive, chrétiens ou non. Comme le dit M. Whitby, « il se tient comme une sorte de Janus à la jonction des langues classique et médiévale, et développe ainsi quelques fils de ses techniques rhétoriques »¹².

¹¹ Pour une étude des genres dans la littérature tardo-antique, voir, entre autres, J. FONTAINE, « Le mélange des genres dans la poésie de Prudence », dans *Forma futuri. Mélanges M. Pellegrino*, Turin 1975, pp. 755-777 ; et « Unité et diversité du mélange des genres et des tons chez quelques écrivains latins de la fin du IV^e siècle : Ausone, Ambroise, Ammien », dans M. FUHRMANN (éd.), *Christianisme et formes littéraires de l'antiquité tardive en occident*, Genève 1977, pp. 425-482.

¹² M. WHITBY, « George of Pisidia and the persuasive word: words, words, words ... » dans E. JEFFREYS (éd.) *Rhetoric in Byzantium, papers from the Thirty-fifth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Farnham 2003, pp. 173-186, *praes.* 174 : « He stands Janus-like at the junction of the classical and medieval words, and then explores some strands of his rhetorical techniques ».

1.3. *Sa postérité*

Nous pouvons donc à juste titre nous étonner de ce que notre poète n'ait été davantage étudié, alors même que son intérêt n'est plus à démontrer. Pour le dire encore avec A. Pertusi dans l'introduction qu'il donne à son édition critique des poèmes panégyriques de Georges de Pisidie, « en résumé, Georges de Pisidie est un poète "savant", mais ce qu'il raconte est pour l'essentiel le fruit de son expérience directe, et est, par conséquent, d'une grande aide pour reconstruire non seulement l'histoire des événements, mais aussi l'ambiance culturelle dans laquelle s'inscrivaient Héraclius et le patriarche Sergius »¹³. Pourquoi donc une postérité si limitée dans les études actuelles ?

En réalité, comme le croient J. Howard-Johnston, et, avant lui, L. Tartaglia, l'œuvre de Georges de Pisidie devait être beaucoup plus abondante encore que cela, notamment pour ce qui est de la partie religieuse de ses poèmes ; mais il est possible qu'elle ait subi une forte sélection, qui aurait apparemment davantage profité à ses écrits profanes. Comme le dit L. Tartaglia, « ce qui est clair, c'est que ce qui nous est parvenu de Georges de Pisidie n'est pas son œuvre intégrale, mais une anthologie des textes »¹⁴. La raison en est sans doute que son œuvre a servi, et sert toujours, avant tout de source historique : Théophane, par exemple, presque deux siècles après Pisidès, utilise son œuvre comme source historique pour sa *Chronographie*, en reprenant vraisemblablement tels quels des vers entiers et en les adaptant à sa prose¹⁵. Preuve en est d'ailleurs que les principaux poèmes étudiés et traduits aujourd'hui sont les panégyriques épiques portant sur la guerre contre les Perses. Mais nous souhaitons démontrer dans le présent mémoire que cette œuvre trouve son intérêt propre avant tout dans son apport poétique et rhétorique, et qu'il ne suffit pas de recueillir les informations historiques que Pisidès donne – au demeurant assez imprécises et souvent inexactes –, mais qu'il convient de se pencher plus attentivement sur le tournant majeur qu'il représente dans la forme et l'objectif mêmes qu'il confère à sa poésie.

Rappelons d'ailleurs à cet égard que, si la postérité de Georges de Pisidie est aujourd'hui limitée, elle ne l'était pas dans le Moyen-Âge byzantin ; au contraire, il semble bien que ce dernier ait été une référence en matière de poésie pour de nom-

¹³ A. PERTUSI (éd., trad.), *Giorgio di Pisidia, Poemi, I. Panegyrici epici*, Ettal 1959, p. 38 : « In sostanza Giorgio di Pisidia è un poeta "dotto", ma ciò che racconta è per lo più frutto della sua esperienza diretta e quindi di grande aiuto per ricostruire non solo la storia degli avvenimenti, ma anche l'ambiente culturale che gravitava attorno ad Eraclio e al patriarca Sergio ».

¹⁴ L. TARTAGLIA (éd., tr.), *Carmi di Giorgio di Pisidia*, Turin 1998, p. 55 : « Quel che è chiaro è che ciò che del Pisida è giunto fino a noi non è l'intera sua opera, ma una antologia di testi ».

¹⁵ L. STERNBACH, « De Georgii Pisidae apud Theophanem aliosque historicos reliquiis », *Rozprawy Akademii Umiejetnosci. Wydzial filologiczny*, Ser. II, t. XV, Cracovie 1900, pp. 1-107.

breuses générations après lui, comme pour Michel Psellos, qui opère tout de même une comparaison entre Euripide et Georges de Pisidie dont la conclusion, perdue à cause de la mutilation du manuscrit unique dans la fin du texte, mais déduite par l'éditeur de l'essai de Psellos – A. Dyck –, tournait, semble-t-il, à l'avantage de Georges de Pisidie pour la valeur des vers. Il en est de même pour Manuel Philès qui va jusqu'à écrire un poème *κατὰ μίμησιν τῶν στίχων τοῦ Πισίδου*, « à l'imitation des vers du Pisidès »¹⁶, tant Georges de Pisidie apparaissait pour certains théoriciens comme un modèle de poésie iambique¹⁷. Nous ne pouvons donc ignorer l'aspect profondément original que son œuvre, tout comme sa personnalité, comporte, et notre commentaire aura aussi vocation à le faire ressortir, puisqu'il s'agit d'un aspect négligé par la critique. Mais, au préalable, il convient de resserrer notre propos sur l'œuvre qui va nous intéresser ici, le *Bellum Avaricum*, et, en premier lieu, sur le contexte historique dont elle se fait le témoin.

2. Un contexte : le siège de Constantinople en 626¹⁸

Le but de notre présent travail étant de proposer un commentaire synthétique littéraire, nous ne fournirons pas de commentaire historique en tant que tel. Il nous faut cependant rappeler les événements historiques sur lesquels repose le *Bellum Avaricum*, à savoir le siège de Constantinople mené par les Avars, alliés aux Perses, en 626, et tracer un aperçu de ses modalités pour comprendre le contexte historique particulier dans lequel le *Bellum Avaricum* a été composé.

Dans son article très exhaustif sur le siège de Constantinople de 626, F. Barisic relève le fait que, si cet événement a eu une grande résonance dans le monde byzantin, il n'en demeure pas moins que, quand on essaie d'en étudier les détails, comme l'armement, le nombre des effectifs en présence, les opérations ou les raisons de ce

¹⁶ A. MARTINI, *Manuelis Philae carmina inedita ex cod. C VII 7 Bibliothecae Nationalis Taurinensis et cod. 160 Bibliothecae Publicae Cremonensis*, Naples 1900, poème n° 2, v. 1. Sur ce point : A. RHOBY, « Labeling Poetry in the Middle and Late Byzantine Period », *Byzantion* 85 (2015), pp. 259-283, *praes.* 262.

¹⁷ Cf. la liste d'iambographes dans un petit traité de rhétorique du Ps.-Grégoire de Corinthe où Pisidès est appelé l'archétype : D. DONNET, *Le traité Περὶ συντάξεως λόγου de Grégoire de Corinthe*, Bruxelles 1967, pp. 319-323, cité par HÖRANDNER dans *Forme et fonction...* [n. 2], p. 96, n. 109. Sur ce point, cf. aussi RHOBY, « Labeling Poetry ... » [n. 16].

¹⁸ Pour une narration chronologique des événements du siège, cf. F. BARISIC, « Le siège de Constantinople par les Avars et les Slaves de 626 », *Byzantion* 24/2, (1954), 1955, pp. 371-395 ; J. HOWARD-JOHNSTON, « The Siege of Constantinople in 626 », dans C. MANGO – G. DAGRON (éds.), *Constantinople and its Hinterland*, Farnham 1995, pp. 131-142. Cf. aussi A. N. STRATOS, « The Avar's Attack on Byzantium in the Year 626 », *Byzantinische Forschungen* 2

siège, on se heurte à des obstacles non négligeables¹⁹. De nombreuses sources attestent pourtant cet événement majeur et permettent de reconstituer sans peine l'histoire du siège, de manière rarement aussi complète²⁰, ce qui laisse à penser que la nouvelle du siège de Constantinople dut faire le tour du monde connu d'alors. Les Byzantins ont d'ailleurs gardé la mémoire de cet événement en le fêtant le 7 août, jour de fête religieuse et nationale qui a été surnommé *ἡμέρα τῆς ἀκαθίστου*, et que les synaxaires sont nombreux à mentionner²¹.

Les événements du siège sont ainsi connus avec précision grâce aux comptes-rendus de trois témoins visuels, ce qui montre assez le traumatisme vécu par les Byzantins à ce moment-là. Le premier est l'homélie de Théodore le Syncelle, composée et prononcée à l'occasion du premier anniversaire de la fin du siège et qui présente la même narration que les autres sources, en fournissant cependant des détails supplémentaires. Théodore le Syncelle était, comme son surnom l'indique, *synkellos* de Sainte-Sophie, c'est-à-dire qu'il occupait l'une des fonctions les plus importantes au sein du patriarcat de Constantinople – les *synkelloi* étant considérés comme les successeurs potentiels du patriarche et ses plus proches collaborateurs –, et il fit partie de l'ambassade qui fut envoyée par le patrice Bonus auprès du khagan avar pendant le siège. Il s'agit là, certes, d'une source très rhétorique et pittoresque sur le siège, mais également du document le plus complet que nous ayons d'un point de vue historique, puisqu'il présente une description du siège jour après jour.

Le deuxième compte-rendu est celui que livre le *Chronicon Paschale* : se présentant comme le compte-rendu officiel du siège, il constitue une source plus réaliste que l'homélie de Théodore le Syncelle, bien qu'il soit d'une date postérieure, sans doute de 630 ou de 640, puisqu'il se fonde sur des documents officiels.

Le troisième compte-rendu est, enfin, le *Bellum Avaricum* de Georges de Pisidie, qui célèbre le succès des défenseurs de la Ville à un niveau littéraire supérieur, mais aussi moins historique. Ces trois sources fournissent à elles seules, en réalité, la trame historique du siège et ont la particularité d'offrir des points de vue différents sur les événements qui se sont produits, ne poursuivant pas les mêmes buts ni ne relevant du même registre littéraire.

(1967), pp. 370-376, et M. HURBANIČ, *The Avar Siege of Constantinople in 626: History and Legend*, Cham 2019.

¹⁹ BARISIC, « Le siège de Constantinople... » [n. 18], p. 371.

²⁰ BARISIC, « Le siège de Constantinople... » [n. 18], p. 373 : « Lorsqu'on recueille leurs informations, qu'on les classe de manière comparative et les vérifie, nous obtenons une image si détaillée et si complète du cours des opérations, qu'il en est peu de semblables dans l'histoire des guerres byzantines ».

²¹ F. Barisic ne les inclut toutefois pas dans les sources dont il se sert, parce qu'ils peuvent, selon lui, comporter des déformations de documents anciens eux-mêmes déformés et ne sont donc pas, à ce titre, assez fiables. Cf. « Le siège de Constantinople... » [n. 18], p. 372.

Outre ces trois comptes-rendus, d'autres sources mentionnent le siège de 626, mais elles semblent plus problématiques, dans la mesure où elles ont été composées à une époque bien postérieure et ne font la plupart du temps que reprendre les faits mentionnés par les œuvres précédentes. La *Chronique* de Théophane, par exemple, fait quelques brèves mentions du siège²², mais, étant donné que la chronologie mise en place par ce dernier sur les mouvements d'Héraclius dans la guerre contre les Perses apparaît comme fautive, il convient de prendre avec précaution également les informations qu'il donne dans sa notice de l'année 626²³. Il reste que beaucoup de chroniqueurs byzantins se sont fondés sur Théophane comme source principale de leur récit du siège, à la manière de Georges le Moine ou de Léon le Grammaire²⁴. Quelques annotations sont enfin présentes dans l'œuvre de Jean Skylitzès, et nous pouvons également mentionner des sources orientales, comme Michel le Syrien, mais qui nous ont laissé des descriptions courtes et déformées²⁵.

Il est toutefois remarquable que cet événement ait eu une telle résonance à travers les sources byzantines ; et, de fait, le siège de Constantinople de 626 constitue le premier d'une longue liste pour la Florissante. Il convient donc à présent de rappeler le déroulé des événements tels qu'ils ont été reconstruits à partir de ces sources, étape que nous jugeons nécessaire avant l'établissement de notre commentaire.

2.1. *Un aperçu des faits historiques*

En 626, de nombreux critères semblent réunis pour saisir l'opportunité que les Avars attendaient depuis longtemps : en effet, les Perses ne sont pas les seuls ennemis dont l'Empire byzantin doit se soucier ; au Nord, les Avars, qui constituent la puissance dominante en Europe de l'Est et qui ont sous leur domination de nombreuses peuplades voisines, comme les Slaves ou les Bulgares, menacent sans cesse d'envahir les terres byzantines, et, comme le dit Georges de Pisidie dans son poème, « de s'emparer de chaque cité, et en premier lieu de la Florissante, en tant que capitale »²⁶, en raison de leurs vues sur les Balkans. Or, la situation de Constantinople est idéale pour le contrôle des Balkans et de la Méditerranée ; à cela s'ajoutent l'absence prolongée de l'empereur, parti en Orient faire campagne contre les Perses commandés par Shahrbaraz depuis trois ans, et la possibilité de s'entendre avec les Perses pour prendre l'armée byzantine sur deux fronts.

²² Cf. Théophane le Confesseur, *Chronique* (éd. De Boor) 315-316.

²³ BARISIC, « Le siège de Constantinople... » [n. 18], p. 377.

²⁴ Cf. Georgios Monachos (éd. De Boor), 670-671 ; Léon le Grammaire (éd. I. Bekker), 151.

²⁵ Cf. Jean Skylitzès (tr. Flusin), I, 727, II-729, 20 ; Michel le Syrien (éd. Chabot), II, 3 ; 2, 408-409. Sur ces références, cf. BARISIC, « Le siège de Constantinople... » [n. 18], p. 377.

²⁶ Cf. *Bell. Avar.* 65-66 : σπουδῆν μὲν εἶχον πᾶσαν ἑξᾶραι πόλιν, / πρῶτην δὲ τὴν Ἀνθουσαν ὡς πρῶτην πόλιν. Cf. aussi C. MORRISSON, *Le monde byzantin. Tome 1 : L'Empire romain d'Orient (330-641)*, Paris 2004, p. 43.

Le dimanche 29 juin²⁷, une avant-garde avare de trente mille hommes arrive donc au pied des murs de Constantinople, alors que, depuis quelque temps déjà, Shahrbaraz stationne devant Chalcédoine avec son armée perse et a mis le feu aux églises et aux villas en attendant l'arrivée du khagan avar²⁸. La plus grande partie de l'avant-garde s'arrête à proximité de la ville de Mélantiade, sur la côte de la Propontide, et le patrice Athanase est alors envoyé pour négocier avec le khagan et éviter l'attaque, pendant que le *magister* Bonus entreprend, en hâte, des préparatifs pour la défense de la cité et que le patriarche Sergius s'emploie à encourager la population désespérée. Un détachement d'hommes de l'armée d'Héraclius arrive alors vraisemblablement avec des ordres concernant la défense de la cité²⁹, l'empereur ayant été informé de l'attaque. Le reste de l'armée du khagan arrive à son tour et incendie, avec encore l'aide des Perses, les environs de Chalcédoine et ceux de Chrysopolis, cherchant ainsi à effrayer et à décourager le peuple de Constantinople qui contemple ces fumées, impuissant, et la négociation entre Athanase et le khagan échoue³⁰.

Le 29 juillet, ce sont quatre-vingt mille hommes cette fois qui atteignent la partie occidentale du rempart³¹. Mais l'armée est installée là vraisemblablement en vertu d'une stratégie d'intimidation, puisqu'aucun combat n'est déclenché et qu'elle se retire dans le camp à la nuit tombée. L'assaut est finalement déclenché par le khagan le 31 juillet, entre la Porte du Pempton et la Porte Polyandriou, selon le *Chronicon Paschale*, partie jugée à raison comme le point le plus sensible du rempart. Les barbares essuient en revanche de lourdes pertes du côté de Pégé, église consacrée à la Vierge, échec qui est aussitôt interprété comme une intervention providentielle de la Théotokos. Le 1^{er} août, les Avars installent de nombreuses tours et autres machines de siège le long du rempart, comme le décrivent fort bien le *Chronicon Paschale* et le *Bellum Avaricum*, et le khagan réussit alors à infiltrer des monoxyles dans la Corne d'or, près du Pont saint Callinique, endroit inaccessible à la flotte byzantine. Mais devant la stagnation de la situation, le khagan réclame une ambassade le lendemain, sur le principe de laquelle on débat à Constantinople en présence des sénateurs, de Bonus, du patriarche Sergius et du co-empereur Héraclius Constantin. Une ambassade de cinq notables, dont Théodore le Syncelle, est finalement envoyée, mais l'entre-

²⁷ Nous tirons cet historique détaillé des événements que F. BARISIC présente au fil des pages 378 à 390 de son article « Le siège de Constantinople... » [n. 18].

²⁸ Cf. *Bell. Avar.* 401-412.

²⁹ Cf. *Bell. Avar.* 260-292.

³⁰ Cf. *Chronicon Paschale* (éd. Dindorf), pp. 718-719.

³¹ Selon un nombre donné seulement par Georges de Pisidie. Cf. *Bell. Avar.* 217-219 : *καὶ πρὸς τὰ τεῖχη τῆς Φιλοξένου πύλης / πλήθη προσῆλθεν, ὡσπερ ἦν εἰκασμένα / ὀκτὼ συναθροίζοντα μυριαρχίας*, « les masses – l'armée rassemblée totalisait, à ce qu'on supputait, quatre-vingt mille hommes – s'approchèrent des murs de la porte de Philoxénos ».

vue avec le khagan est un désastre ; il révèle néanmoins son projet de transporter trois mille soldats sur les monoxyles slaves, selon le *Chronicon Paschale*³². Après la lutte du 6 août le long du rempart où les pertes sont lourdes dans le camp barbare, la bataille décisive a finalement lieu le 7 août, et les monoxyles slaves sont décimés par Bonus, aux commandes de la flotte de la ville, qui leur tend une embuscade aux Blachernes. Cette défaite majeure, due, selon une grande partie des sources, à l'intervention de la Théotokos, effraie tellement les soldats avars et slaves qu'ils battent en retraite dès le 8 août. Les Perses, en revanche, resteront cantonnés à Chalcédoine jusqu'en 627.

Le siège de Constantinople fit sans doute partie de la stratégie des Perses et des Avars pour distraire Héraclius de la contre-offensive qu'il menait en Orient en le forçant à abandonner le combat pour rentrer secourir sa capitale. Mais, si les Perses avaient sans doute passé un accord avec les Avars, ils n'ont jamais eu l'intention de prendre directement part au siège de Constantinople. Pour F. Barisic, le siège de Constantinople n'a même rien d'une action commune perso-avare, mais relève davantage d'une entente afin de mener des actions coordonnées³³. C'est sans doute aussi la raison pour laquelle Georges de Pisidie, dans son poème, dirige son attaque davantage contre le khagan avar que contre les Perses. De plus, le plan des Perses et des Avars fut manifestement un échec : en effet, Héraclius ne se précipita pas avec son armée pour sauver Constantinople, mais remonta vers le Nord-Est pour couper la route de Shahen qui traversait l'Arménie, se contentant d'envoyer des renforts qui réussirent à traverser le Bosphore avant Shahrbaraz. Pour F. Barisic, les raisons de cet échec relèvent davantage de mauvais choix stratégiques, comme l'omission, de la part du khagan, d'une quantité suffisante de vivres pour tenir l'état de siège ou le choix des monoxyles, qui ne sont pas des navires de guerre, mais de piraterie ; ajoutons à cela le caractère impulsif et cruel du khagan³⁴ et la composition des troupes, constituées de nombreuses peuplades barbares souvent brimées et soumises à l'autorité du khagan, particularité qui a également pu nuire à la cohésion de l'armée³⁵.

³² Cf. *Bell. Avar.* 342, qui n'en cite que mille.

³³ BARISIC, « Le siège de Constantinople... » [n. 18], p. 391 : « L'armée de Chahrbaraz resta, jusqu'au bout, simple spectatrice du combat. Le siège est, par conséquent, l'œuvre de Haganos, un coup de grand style dans sa politique agressive, et non un résultat de la coalition perso-avare ».

³⁴ Ce dernier point est d'ailleurs celui qui est le plus évoqué par Georges de Pisidie dans le *Bellum Avaricum* : s'il opère, certes, une certaine exagération de ce trait de caractère brutal pour les besoins de son poème épique et panégyrique, c'est un point cependant qui ne devait pas être dénué de fondement. Pour ne donner qu'un exemple de l'impulsivité du khagan avar : il tue tous les naufragés de la première attaque byzantine contre les monoxyles, démoralisant ainsi son armée de terre. C'est également ce même caractère impulsif qui le pousse à donner un renseignement précieux aux envoyés romains. Cf. *Bell. Avar.* 351-354.

³⁵ Cf. *Bell. Avar.* 197-201.

Cet événement a donc non seulement été souvent mentionné dans l'histoire byzantine, à la fois immédiate et postérieure, mais il est également considéré aux yeux mêmes des contemporains comme un véritable tournant.

2.2. *Les conséquences d'un tel traumatisme et son importance dans l'histoire byzantine*

Le siège de 626 a marqué un tournant dans l'histoire du VII^e siècle et a eu des conséquences non négligeables, tant sur le plan géopolitique que psychologique. En effet, les pertes sont finalement importantes pour les deux camps, notamment pour les Avars : ainsi le khagan avar perd-il de son prestige en face de ses sujets non avars, à tel point que son territoire est réduit à la taille d'un modeste pouvoir européen central et que les Slaves en profitent pour prendre de plus en plus d'indépendance. Ces conséquences géopolitiques sont d'ailleurs bien évoquées par Georges de Pisidie dans le poème postérieur *In Restitutionem Sanctae Crucis* (78-81) : Πάρθοι δὲ Πέρσας πυρπολοῦσι καὶ Σκύθης / Σκλάβον φονεύει καὶ πάλιν φονεύεται, / καὶ τοῖς ἑαυτῶν ἡματωμένοι φόνοις / πολλὴν ἔχουσι φύρσιν εἰς μίαν μάχην, « Les Parthes détruisent les Perses par le feu, le Scythe tue le Slave et il est tué ensuite, et, ensanglantés par ce massacre mutuel, ils sont sérieusement empêchés de mener une lutte commune »³⁶.

Mais la conséquence la plus importante est sans doute la conséquence psychologique pour les habitants de Constantinople : en effet, ce siège est le premier grand siège d'une longue série, mais jamais aucun ne les aura tant marqués psychologiquement³⁷. Le siège eut un impact important sur leur système de pensée et d'organisation, notamment, et le rôle du patriarche Sergius fut en cela crucial, pendant et après le siège. On peut par exemple dater de ce moment la pensée qu'ont les habitants de Constantinople d'être les héritiers du "peuple élu", comme en témoigne Théodore le Syncelle qui met même en œuvre, dans son homélie, une comparaison entre eux et les Hébreux³⁸, et la certitude qu'ils sont tout particulièrement protégés par la Théotokos, ce qui participe du renforcement de leur capacité de résistance à l'ennemi³⁹. C'est d'ailleurs à cette occasion aussi, comme nous allons le voir dans le présent commentaire, que le développement du culte marial s'accélère à Byzance⁴⁰ : une

³⁶ PERTUSI, *Giorgio di Pisidia...* [n. 13] ; cf. aussi MORRISSON, *Le monde byzantin...* [n. 26], p. 44.

³⁷ HOWARD-JOHNSTON, « The Siege of Constantinople... » [n. 18], p. 142.

³⁸ Cf. Théodore le Syncelle, *Homélie* 40 (éd. Sternbach, p. 314, trad. Makk, p. 36).

³⁹ HOWARD-JOHNSTON, « The Siege of Constantinople in 626 » [n. 18], p. 142 : « Such confidence and cohesion gave Byzantium that extraordinary resilience in the face of adversity which still impresses the modern observer ».

⁴⁰ Av. CAMERON, « The Theotokos in sixth-century Constantinople: A City finds its Symbol », *The Journal of Theological Studies* 29/1 (1978), pp. 79-108 ; ou « Images of authority: elites and icons in Late sixth-century Byzantium », *Past and present* 84, (1979), pp. 3-35.

grande cérémonie de remerciements à la Vierge est ainsi organisée aux Blachernes, célébrée par le patriarche, lors de laquelle cette dernière devient véritablement la patronne de la Ville et où l'on décore sa robe⁴¹, et l'empereur Héraclius fait fortifier l'église des Blachernes peu après le siège, afin de la protéger à l'avenir de tout risque d'attaque⁴². Il ne fait donc aucun doute que ce traumatisme fut interprété comme l'expérience ultime d'une crise pour les Constantinopolitains⁴³ et que cet événement a pu déclencher une abondante littérature, et notamment une littérature immédiatement contemporaine, dont le représentant le plus éminent est le *Bellum Avaricum* de Georges de Pisidie.

3. Un poème de circonstance : le *Bellum Avaricum*

C'est dans le contexte que nous venons d'esquisser que le *Bellum Avaricum* a été composé et, pour cette raison, il constitue pour les historiens de cette période un témoignage majeur – et précisément : il est surtout considéré et utilisé comme simple source historique, alors même qu'étant un poème de circonstance, il relève d'un genre tout particulier qui mérite d'être analysé pour lui-même. Poème en outre de style élevé, à tendance classicisante, comme l'est la poésie de Pisidès, il est assez révélateur de l'engagement poétique et idéologique du poète. Il convient par conséquent de le présenter dans ses principaux traits et enjeux, avant d'entamer le commentaire proprement dit.

⁴¹ Sur ce point : Av. CAMERON, « The Virgin's Robe: an Episode in the History of Early Seventh century Constantinople », *Byzantion* 49 (1979), pp. 42-56.

⁴² R. JANIN, *Constantinople byzantine : développement urbain et répertoire topographique*, Paris 1950, p. 266, qui s'appuie sur le *Chronicon Paschale* : « Héraclius ajouta en 627 une ligne de fortifications allant des soi-disant prisons d'Anémas à la Xyloporta » et p. 285, où il s'appuie cette fois sur Théophane : « Construite en 627, la muraille d'Héraclius portait, jusqu'à l'érection de celle de Léon III, le nom de μονότειχος Βλαχερνῶν ou de τεῖχος Βλαχερνῶν. Elle était flanquée de trois tours (...). La construction de cette muraille fut consécutive à l'invasion des Avars en 626. Ces barbares avaient exercé des ravages considérables dans la région. Ce fut un avertissement pour le souverain qui se décida à fortifier le quartier allant du pied de la sixième colline à la Corne d'Or. Bien qu'il n'eût pas à souffrir de ces ravages, le sanctuaire de la Théotokos des Blachernes inspira des craintes pour sa sécurité et c'est pour le soustraire à des attaques éventuelles que la muraille fut élevée ».

⁴³ L. M. PELTOMAA, « Role of the Virgin Mary at the siege of Constantinople in 626 », *Scrinium* 5/1 (2009), pp. 284-299, *praes.* 296 : « The siege was the extreme experience of a crisis to the Constantinopolitans. There is no doubt that they were praying days and nights, without rest ».

Les pages 28-150 ne font pas partie de la section consultable de l'ouvrage

TEXTE ET TRADUCTION

ΕΙΣ ΤΗΝ ΓΕΝΟΜΕΝΗΝ ΕΦΟΔΟΝ ΤΩΝ
ΒΑΡΒΑΡΩΝ ΚΑΙ ΕΙΣ ΤΗΝ ΑΥΤΩΝ ΑΣΤΟΧΙΑΝ³¹⁰

Τῶν ζωγράφων τις εἰ θέλει τὰ τῆς μάχης
τρόπαια δεῖξαι, τὴν Τεκοῦσαν ἀσπόρως
μόνην προτάξοι καὶ γράφοι τὴν εἰκόνα·
αἰεὶ γὰρ οἶδε τὴν φύσιν νικᾶν μόνη,
τόκῳ τὸ πρῶτον καὶ μάχῃ τὸ δεύτερον·
ἔδει γὰρ αὐτήν, ὥσπερ ἀσπόρως τότε,
οὕτως ἀόπλως νῦν τεκεῖν σωτηρίαν,
ὅπως δι' ἀμφοῖν εὐρεθῆ καὶ παρθένος
καὶ πρὸς μάχην ἄτρεπτος ὡς πρὸς τὸν τόκον.
Ἐγὼ δὲ μικροὺς τῶν ἀγώνων, ὡς ῥόδα,
λόγους συνάξας ἐξ ἀκανθῶν τῆς μάχης,
σοὶ τῷ φυτουργῷ τῶν φρενοσπόρων λόγων
τούτους προσάξαι συμφερόντως εἰλόμην,
ὅπως ὁ μακρὸς μὴ παρεκλύση χρόνος
τὰ τῶν καθ' ἡμᾶς θαυμάτων κινήματα.
Ἦδη μὲν ὥσπερ δυσγενεῖς ἀποσπάδες
Τούρκων ἀποσχισθέντες ἄγριοι κλάδοι,
καὶ τοῖς καθ' ἡμᾶς εὐγενεστάτοις τόποις
παρεντεθέντες ὥσπερ ἐμφυλίσματα,
καρπούς παρεβλάστησαν ἐν τοῖς ἡμέροις
φυτοῖς ὑποτρέφοντας ἀγρίαν φύσιν.
Ἐπεὶ δὲ λοιπὸν ἐκταθεῖσα τῶν κλάδων
ἡ ρίζα τῆς γῆς τοὺς ὄρους ὑφήρπασεν,
ἕλη δὲ πολλῶν βαρβάρων ἐγένετο,
οὐκ ἦν ἀνεκτὴ τοῖς παροίκοις ἡ βλάβη,
ἀλλ' ὥσπερ εἰς γῆν ἐμπεσοῦσαι λαμπάδες

³¹⁰ L'édition reproduite ici est celle de PERTUSI, *Giorgio di Pisidia...* [n. 13], pp. 176-200. Nous avons simplement choisi de suivre TARTAGLIA (*Carmi...* [n. 14], p. 158) dans la modification de la ponctuation du v. 40 qu'il opère dans sa propre édition.

SUR L'ÉPISODE DE L'ATTAQUE DES BARBARES ET LEUR ÉCHEC

Si un peintre voulait représenter les trophées issus du combat, il placerait au premier plan³¹¹ la Seule qui a enfanté sans semence et peindrait son image. En effet, de tout temps, elle est la seule à savoir triompher de la nature, par l'enfantement d'abord, par le combat ensuite. Car il fallait que, comme jadis sans semence, elle enfantât de même à présent sans armes le salut, afin que, dans les deux cas, elle restât vierge et intacte au combat comme au moment de l'enfantement³¹².

(10) Quant à moi, après avoir cueilli, parmi les épines du combat, les humbles récits des batailles³¹³, comme des roses, j'ai préféré te les présenter de manière utile, à toi, planteur des discours que sème la sagesse, afin que le temps long ne devienne pas sourd aux vicissitudes des événements hors normes qui se sont produits à notre époque³¹⁴. Depuis longtemps déjà, des rameaux sauvages, telles des tiges de basse extraction, coupés des Turcs³¹⁵ et entés, tels des greffons, à nos terres les plus nobles,

³¹¹ Le verbe *προτάσσω* est intéressant, dans la mesure où il comporte un double sens en grec : il s'agit à la fois d'un terme militaire désignant les soldats du premier rang, le chef qui prend la tête d'une opération, ce qui anticipe sur le sujet du poème qui va représenter la Vierge comme commandant ; et un terme grammatical. Cette remarque est alors performative, puisque le poète place avant le verbe la *Τεκοῦσαν ἀσπόρως μονήν*.

³¹² La formulation, avec l'imparfait *ἔδει* et la clausule, est la même que dans l'épigramme *API*, 121 (= 96 éd. Tartaglia) attribuée à Georges de Pisidie : *Ἔδει γενέσθαι δευτέραν Θεοῦ πύλην / τῆς Παρθένου τὸν οἶκον, ὡς καὶ τὸν τόκον*. C'est une fin de vers que Georges de Pisidie semble affectionner. Cf aussi M. LAUXTERMANN, « Two Epigrams of George of Pisidia in the Greek Anthology », *Byzantina Symmeikta* 32 (2022), pp. 43-57, *praes.* 54, pour un commentaire des deux derniers vers de la même épigramme qui reprennent la même idée.

³¹³ Sur l'image du livre comme d'une rose, cf. notre commentaire p. 41.

³¹⁴ Cf. *Ex* 17, 14 : *Εἶπε δὲ Κύριος πρὸς Μωσῆν, Κατάγραψον τοῦτο εἰς μνημόσυνον εἰς βιβλίον*, « Yahvé dit alors à Moïse : "Écris cela dans un livre pour en garder le souvenir" ».

³¹⁵ Les peuples avar, slave et turc étaient confondus par les Byzantins et issus d'une même origine ; d'autant que le titre de « khagan » était partagé à la fois par le chef des Avars et celui des Turcs. Sur ce point : S. KOLDITZ, « Barbarian Emperors? Aspects of the Byzantine Perception of the qaghan (chaganos) in the Earlier Middle Ages », dans C. SCHOLL – T. R. GEBHARDT – J. CLAUSS (éds.), *Transcultural Approaches to the Concept of Imperial Rule in the Middle Ages*,

ἢ φλόξ ἐκείνου τοῦ γένους ἀνημμένη
 τὸ τερπνὸν ἄνθος τῶν τόπων ἐβόσκετο.
 Ὅμως ἐπισχεῖν τὴν τοσαύτην ἀγρίαν
 ὁ Ποντογείτων Ἰστρος ἴσχυσεν μόλις 30
 ὡς ῥευστὸν ἀντίφραγμα καὶ τεῖχος νέον·
 τεῖχος γὰρ αὐτοῖς ἀντέβη τὰ κύματα
 καὶ φραγμὸς ἐστὼς εἰς αἰδρομον φύσιν.
 Τέως μὲν οὖν τὸ ρεῖθρον ἀγράφῳ κρίσει
 τούτους μεσάζον τοὺς ὄρους ἐπήξατο,
 ὄσσην δὲ λοιπὸν ἡ πολιτεία βλάβην
 ἐκ τῶν ἀθέσμων βαρβάρων ὑφίστατο,
 τῶν μὲν θελόντων τοὺς πεπηγμένους ὄρους
 αἰεὶ σαλεύειν, τοῦ δὲ Ῥωμαίων κράτους
 εἴργοντος αὐτοῖς τὰς καθ' ἡμῶν εἰσόδους, 40
 ἔμπροσθεν ἄλλοις εὐσυνόπτως ἐγράφη,
 ὄσοις ἔδειξε συμπαρέρπων ὁ χρόνος
 τὴν τῶν φθασάντων ἀσφαλῶς ὑποψίαν·
 ἐγὼ δὲ τοῖς ἔναγχος ἐντυχῶν χρόνοις
 αὐτοπροσώπως πραγμάτων ἐφάπτομαι,
 εἴπερ τις ἡμῖν ἔνθεος δοίη χάρις
 τῇ τῶν τοσούτων πράξεων ἀμετρία
 στολὴν παρασχεῖν τεχνικῆς εὐμετρίας.
 Μόλις μὲν οὖν ἔσβεστο τῆς τυραννίδος
 ὁ δυσκάθεκτος καὶ βιοφθόρος δράκων 50
 ὃς ἤγε πολλοὺς εἰς τὸ βλάπτειν ἀχένας
 ὕδρας ἐκείνης τῆς λαλουμένης πλέον,
 οἱ μέχρι νῦν σπαίρουσι καὶ τετμημένοι

(20) firent pousser parmi les plantes cultivées des fruits qui alimentaient leur nature sauvage. Et lorsqu'ensuite la racine des rameaux, après s'être étendue, prit possession des confins de notre terre et qu'apparut une forêt dense de barbares, le dommage devint intolérable pour ceux qui habitaient là ; et, comme des torches fondant sur la terre, la flamme ardente de ce peuple se repaissait de la fleur charmante des lieux. (30) Cependant, l'Ister³¹⁶ proche du Pont parvint, à grand peine, tels une barrière branlante et un mur fraîchement édifié, à contenir cette si grande sauvagerie : en effet, il repoussait les flots des barbares comme un mur, une palissade dressée contre une nature portée au déferlement continu. Jusqu'alors, en fait, le courant du fleuve, en passant au milieu, avait fixé par une décision non écrite ces frontières³¹⁷ ; l'importance du dommage qu'ensuite notre État endura de la part des barbares impies, qui voulaient sans cesse ébranler les frontières fixées, (40) alors que la puissance des Romains repoussait les incursions qu'ils menaient contre nous, a été clairement mise par écrit auparavant par d'autres, dont les soupçons sur les nouveaux venus furent pleinement confirmés par le passage du temps. Quant à moi, abordant le passé récent, j'embrasse des faits que j'ai vus de mes propres yeux, avec l'espoir que quelque grâce inspirée de Dieu nous donne de tailler un vêtement habilement ajusté à la démesure de si grands faits.

(50) Ce n'est qu'avec peine, donc, que fut apaisé l'indomptable serpent³¹⁸ mortifère de la tyrannie³¹⁹ qui dressait ses multiples têtes pour causer plus de tort que la

Bern 2017, pp. 41-76 ; et POHL, *The Avars, a steppe empire in...* [n. 72]. Il est en outre intéressant de noter le sens du participe d'ἀποσχίζω, qui a surtout un sens militaire et veut dire « être coupé du reste de ses alliés, de l'armée ». La métaphore militaire est donc toujours en arrière-plan, même dans le vocabulaire choisi.

³¹⁶ Fleuve de Scythie, prenant sa source chez les Celtes, selon Hérodote, *Hist.* 4, 48-51. C'est le fleuve le plus connu, concurrençant le Nil par son débit, dû à ses nombreux affluents. Il fut identifié par certains historiens au Danube.

³¹⁷ Cf. Claud., *paneg. dictus Honorio cos. VI* 211-212 : *ubi Roma periclo / iam procul et belli medius Padus arbiter ibat*, « désormais Rome était / loin du danger et le Pô coulait au milieu, arbitre de la guerre ». L'évocation du fleuve est véritablement topique chez Georges de Pisidie et même fondamentale dans un récit épique de batailles, et on retrouve d'ailleurs des similitudes troublantes entre le défilé des fleuves dont le passage cité fait partie et les mentions des fleuves dans le *Bellum Avaricum*.

³¹⁸ Cf. *Exp. Pers.* 3, 356 : τὸν δράκοντα Χοσρόην, où c'est le Perse qui est présenté comme un immense serpent ; ou *In Rest.* 22 ; ou *Her.* 1, 74. Chez Théodore le Syncelle, c'est le khagan qui prend l'apparence de ce dragon, cf. *Homélie*, 11 (éd. Sternbach, p. 302, trad. Makk, p. 16) : τὴν τοῦ δράκοντος ἐκείνου κακίαν, « la méchanceté de ce dragon », sans doute pour rappeler aussi la bête de l'Apocalypse. Sur ce point, cf. aussi J.-P. PRÉVOST, *Les symboles de l'Apocalypse*, Paris 2012, pp. 69-71.

³¹⁹ Cf. *Her.* 2, 5-6, où on trouve des vers exactement similaires à propos de Phocas : ἡδὴ μὲν οὖν

φύουσιν αὔθις — οἱ γὰρ ἰχῶρες πάλιν
 στάζοντες ὠδίνουσι τὴν καινὴν βλάβην —
 καὶ ταῦτα πολλῶν πολλάκις τετμημένων
 ἐκ τοῦ παρ' ἡμῖν εὐσεβοῦς Ἡρακλέους.

Ὅμως δὲ ταύτην τὴν ἀφορμὴν ἢ νόσος
 ἐκ τῶν καθ' ἡμᾶς προσλαβοῦσα πραγμάτων
 πολλὰς ἐποίει τῶν μερῶν διαιρέσεις
 καὶ τοῖς ἑαυτῶν αἵμασιν πεφυρμένον
 ὅλον τὸ σῶμα τοῖς πόνοις ἐβόσκετο.
 Ἐντεῦθεν ἡμᾶς, ὡς μέλιτται, βάρβαροι
 κύκλῳ περισφίγγαντες ἐμπίδων δίκην
 σπουδῆν μὲν εἶχον πᾶσαν ἐξᾶραι πόλιν,
 πρώτην δὲ τὴν Ἄνθουσαν ὡς πρώτην πόλιν.

Ἔως μὲν οὖν ἡ ρίζα τῆς ἀποσπάδος

fameuse hydre dont tout le monde parle ; têtes qui, encore maintenant, s'agitent et qui, même coupées, repoussent – en effet, les flux de sang, dégouttant de nouveau, enfantent le nouveau fléau, et ce, alors même que de nombreuses têtes ont été régulièrement coupées par notre pieux Héraclès³²⁰.

Cependant, la maladie, prenant naissance de nos affaires politiques, (6o) opérait de nombreuses divisions dans les factions et se repaissait, au moyen de leurs souffrances, du corps tout entier trempé de leur sang³²¹. À ce moment-là, les barbares, comme des abeilles³²², nous ayant pressés et encerclés à la façon des moustiques³²³, avaient hâte de s'emparer de chaque cité³²⁴, et en premier lieu de la Florissante³²⁵, en tant que capitale.

ἔσβεστο τῆς τυραννίδος / τὸ πῦρ ὁ Φωκᾶς, ἡ καταιγίς, ἡ μέθη, « Depuis longtemps déjà donc le feu de la tyrannie était éteint, Phocas, le tourbillon, la fureur atroce ».

³²⁰ La comparaison d'Héraclius avec Héraclès est topique, et cette mention renvoie à l'épisode de l'hydre de Lerne. Ce « nouveau fléau », c'est-à-dire le khagan avar, est cependant encore pire que « la fameuse hydre dont tout le monde parle ». Auparavant, comme le dit le texte, l'hydre se rapportait à un autre fléau, combattu et éradiqué par Héraclius, qui était l'usurpateur Phocas.

³²¹ La métaphore reprise ici est celle, topique, de l'État comme un corps humain malade. Il s'agit ici d'une référence claire à la guerre civile qui eut lieu à la prise de pouvoir d'Héraclius entre les factions, notamment à Antioche, où les Verts furent durement réprimés par les armées de Phocas. Les Verts, qui avaient pris le parti d'Héraclius, l'accueillirent triomphalement à son arrivée à Constantinople en 610. D'ailleurs, ces vers, ajoutés aux suivants, renvoient aussi à un épisode de 610 où les Perses profitèrent de ce que l'État byzantin était tourmenté pour se rapprocher des frontières. Cf. G. GREATREX – S. N. C. LIEU, *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars, Part II: 363–630 AD*, Londres – New York 2002, p. 187.

³²² La comparaison de l'armée des barbares avec des abeilles se retrouve aussi chez Théodore le Syncelle, *Homélie 6* (éd. Sternbach p. 300, trad. Makk p. 13) : ἐφρᾶξαν, ἐμελέτησαν, ἦλθον, ἐπέστησαν, ἐκύκλωσαν γῆν τε καὶ θάλασσαν ὡς τὸ κηρίον αἱ μέλισσαι, « ceux-ci délibèrent, partirent, s'élancèrent, et entourèrent la terre et la mer, comme les abeilles la gaufre ». Elle reprend l'image biblique du *Ps* 117, 10-12 : Πάντα τὰ ἔθνη ἐκύκλωσάν με, καὶ τῷ ὀνόματι Κυρίου ἡμυνάμην αὐτούς· κυκλώσαντες ἐκύκλωσάν με, καὶ τῷ ὀνόματι Κυρίου ἡμυνάμην αὐτούς· ἐκύκλωσάν με ὡσεὶ μέλισσαι κηρίον, καὶ ἐξεκαύθησαν ὡς πῦρ ἐν ἀκάνθαις, καὶ τῷ ὀνόματι Κυρίου ἡμυνάμην αὐτούς, « Toutes les nations m'entouraient, par le Nom de Yahvé, je les ai pourfendues ; elles m'entouraient, oui, m'entouraient, par le Nom de Yahvé, je les ai pourfendues ; elles m'entouraient comme des abeilles, elles flambaient comme un feu parmi des épines, par le Nom de Yahvé, je les ai pourfendues ». Mais c'est une image qui est déjà présente aussi chez Eschl., *Pers.*, 125-126 : Πᾶς γὰρ ἱππηλάτας καὶ πεδοστιβῆς λεῶς σμήνος / ὡς ἐκλέλοιπεν μελισσᾶν σὺν ὀρχάμῳ στρατοῦ, « Hélas ! Tout un peuple de cavaliers, de fantassins s'en est allé, pareil à un essaim d'abeilles, derrière son conducteur d'armée ». Sur cet intertexte possible, cf. M. GIGANTE, « Giorgio di Pisidia e i *Persiani* di Eschilo », *La Parola del passato*, fasc. 27/1-3, (1972), pp. 131-136.

³²³ Référence à la troisième plaie d'Égypte, cf. *Ex* 8, 12-15.

³²⁴ Il s'agit là sans doute d'une référence à la prise de plusieurs villes par les Perses en 609, comme Édesse, Amida et Theodosiopolis.

³²⁵ Nom de fondation désignant Constantinople. Cf. *Chronicon Paschale/284-628 AD*,

Les pages 158-200 ne font pas partie de la section consultable de l'ouvrage